Document generated on 04/19/2024 12:21 a.m.

Liaison

Ottawa
Entre peinture et littérature
Isal, *Chelsea Brook, À l'orée de la Gatineau*, roman, L'Interligne, 1998, 410 pages

Marcel Gingras

Number 101, March 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/41691ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gingras, M. (1999). Review of [Ottawa : entre peinture et littérature / Isal, *Chelsea Brook, À l'orée de la Gatineau*, roman, L'Interligne, 1998, 410 pages]. *Liaison*, (101), 32–32.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Ottawa: entre peinture et littérature

Marcel Gingras

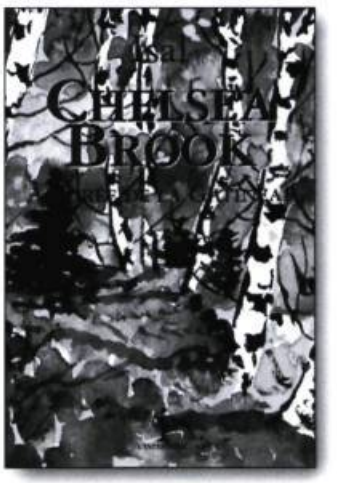
Chelsea Brook est un roman à lire deux fois, trois fois, un roman à conserver à porter de main, un roman, enfin, pour qui aime littérature et peinture.

Pourquoi? Pour le récit d'abord, ensuite pour le plaisir des belles phrases, des formules : «Le verbe illumine l'image», «Du haut de sa petitesse, il lui tapait l'épaule», «Le snobisme, ce puissant levier de l'art». Pourquoi encore? Parce qu'il s'agit d'une fresque dans laquelle l'auteur nous promène entre 1920 et 1965, dans un monde où l'art figuratif faisait face à l'abstraction sous toutes ses formes, même les moins défendables.

Politique, sociologie et peinture s'entremêlent dans cette fresque dont le centre est un peintre figuratif de la Basse-Ville d'Ottawa, puis, plus tard, de Chelsea, où il puisait une bonne partie de son inspiration et qui donna son nom à la maison de l'artiste et au roman.

Ce roman raconte l'histoire du peintre Gérard X. qui, dans la vingtaine, connaîtra d'un seul coup un renom qui le conduira à Toronto, New York, Paris, Bruxelles, et ce, pendant des années, avant comme après la Seconde Guerre mondiale, même durant la pénible dépression des années 1929 à 1939. L'artiste était doué, certes, mais il eut la chance et le bonheur, trouvant l'amour, de trouver également une femme d'affaires, Susan T., fille d'un riche courtier torontois. Durant toutes les années de leur mariage, elle fut son égérie, son agent d'affaires, sa secrétaire, son contact avec la presse et, facteur des plus importants, son lien avec le New York des arts et de la haute finance.

Le roman d'Isal (René-Salvator Catta) ravira les amateurs de peinture, particulièrement ceux que passionnent les querelles entre les figuratifs et les tenants de toutes les tendances qui ont marqué le vingtième siècle. Cubisme, abstraction et autres modes nouveaux d'expression n'étaient pas du goût de Gérard X. ni de son frère Jean, narrateur du roman. Selon eux «L'académisme allait mourir de prudence et de timidité. L'abstraction et le surréel occuperaient sans peine, dans peu de temps, une place aussi peureusement et mesquinement défendue».



Isal, *Chelsea Brook, À l'orée de la Gatineau*, roman, L'Interligne, 1998, 410 pages

Les deux hommes étaient très liés, mais que de différences entre eux! Gérard était plutôt libre-penseur. Né catholique, il avait épousé une Grecque orthodoxe, une «schismatique», disait la famille du peintre. À l'inverse, le narrateur parle fréquemment de sa foi chrétienne. Poète, il dit à sa belle-sœur que sans la foi, il serait incapable d'écrire. Selon lui, c'est parce qu'ils n'ont pas la foi que les peintres abstraits font ce qu'ils font; ils ne peuvent voir la création. En cela, le narrateur ressemble à l'auteur qui, dans une longue note, écrit à leur sujet: «Comme la création porte témoignage du créateur, ils la déforment et la nient, afin d'oblitérer le Créateur».[1] Devant ce propos qui se veut sans réplique, le lecteur se demandera combien de peintres figuratifs ou abstraits partageraient ce point de vue. Chez les uns comme chez les autres doivent bien se trouver autant de chrétiens pratiquants que de mécréants.

Cela dit, *Chelsea Brook* est un grand roman. Ne serait-ce que pour le portrait que le narrateur fait de Mackenzie King, «le Philistin de Kingsmere», l'ouvrage vaut d'être lu. Ce portrait de King et quelques autres constituent de véritables pièces d'anthologie.

[1] D'importants passages de cette note se retrouvent aux pages 13 à 17 d'un ouvrage intitulé *Les arts plastiques*, de Viateur Beaupré, C.S.V., qui avait sollicité la collaboration de monsieur Catta, en 1968.